

PAR L'AUTRICE DE LA SOMME DE NOS VIES

SOPHIE ASTRABIE
BILLIE PRETTY
A DISPARU



Le roman
dont vous allez
tomber amoureux.

Billie Pretty a disparu

DE LA MÊME AUTRICE

Le Pacte d'Avril, Albin Michel, 2018 ; Le Livre de Poche, 2019.

La Somme de nos vies, Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2021.

Les Bruits du souvenir, Flammarion, 2022 ; J'ai lu, 2023.

La Chance de sa vie, Flammarion, 2024.

SOPHIE ASTRABIE

Billie Pretty a disparu

ROMAN



Dis, quand reviendras-tu ?

Paroles et musique de Barbara.

© Éditions Beuscher-Arpège/Éditions Musicales

François Llenas, 1964.

Avec l'aimable autorisation de SONY Music Publishing (France).

Droits protégés.

© Flammarion, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Suzanne, mon exceptionnelle apparition.

Chapitre 1

1998

J'ai 7 ans. Je marche en équilibre sur la bordure de la cour, mes bras tendus à l'horizontale comme les ailes d'un avion. Un pied devant l'autre, j'essaie de fixer mon regard au loin car c'est ce que m'a conseillé Marcel, regarder loin devant et surtout, surtout ne pas regarder mes pieds. J'avance de plus en plus facilement à mesure que les journées passent. Au début des vacances, je n'arrivais pas à faire plus de trois pas. Aujourd'hui, je fais plusieurs fois le tour de la petite cour carrée de l'immeuble gris et bancal où j'habite. Je me suis promis qu'avant la fin de l'été, j'y arriverai les yeux fermés.

Mon pied dérape de la bordure, à peine quelques centimètres après mon précédent record. Je sors la craie bleue de ma poche et la frotte sur la pierre pour inscrire une nouvelle marque. Je passe la bretelle de mon sac à dos sur mon épaule, je fixe mon casque sur mes longs cheveux bruns et je quitte l'immeuble en glissant sur mon skate.

Le soleil est déjà haut dans le ciel et chauffe doucement mes avant-bras. Le mois d'août vient de commencer et la ville s'est vidée de ses habitants. Certaines boutiques ont même baissé leur lourd rideau de fer et un bout de papier flotte, accroché à leur devanture. Tout le monde semble être parti. Tout le monde, sauf moi. Je préférerais être à la mer, c'est sûr, mais j'aime bien avoir la ville pour moi toute seule. Dans le parc, les animaux sortent de leur cachette, surtout les écureuils qui ont moins de choses à se mettre sous la dent. Alors le soir, pendant le dîner, je glisse un morceau de pain dans ma poche. Je fais ce geste discrètement parce que mon grand-père ne supporte pas le gaspillage. Il a connu la guerre et il paraît que la guerre, ça donne faim.

J'arrive sur mon banc préféré, celui à l'ombre d'un grand chêne. J'aime ses branches puissantes. Rien n'est plus rassurant qu'un arbre et c'est sans doute pour cela que j'aime tant Marcel. Il a un côté vieux tronc.

Comme tous les jours, j'essaie de faire le tour du chêne avec mes bras. J'embrasse l'écorce rugueuse qui sent bon comme la vieille table en bois de la cuisine. J'ai le sentiment que le jour où j'arriverai à l'enlacer complètement, je serai assez grande pour partir.

* *

*

Pour le moment, je suis ici, dans ce parc. Je sors mon quignon de pain de la poche de mon short et j'en lance quelques petits morceaux devant moi. Deux pigeons s'avancent prudemment vers les miettes. Je les observe sans vraiment les regarder. J'attends.

Soudain, il arrive. Il porte une casquette, une salopette verte et pousse une brouette remplie de pots de fleurs.

— Salut ! dis-je en me postant devant lui.

— Hey Pretty Billie ! lance Ernest de sa voix grave.

À chaque fois, un frisson de joie remonte le long de ma colonne vertébrale. Si je m'appelle Billie, c'est grâce à cette chanteuse américaine qui avait la plus belle voix du monde. Billie Pretty. Marcel me racontait cette histoire quand j'étais petite et que je n'arrivais pas à m'endormir. C'est ce que j'ai expliqué à Ernest le jour de notre première rencontre, au début de l'été.

— Tu plantes quoi, aujourd'hui ?

— Des iris, répond-il. Tu m'aides ?

— D'accord.

Je n'aime pas spécialement les fleurs, mais j'aime beaucoup Ernest. Il met de la couleur dans la terre mais surtout dans mon cœur. Je ne sais pas comment c'est possible, mais quand il ouvre la bouche, c'est un arc-en-ciel qui s'en échappe. Du grave, de l'aigu et entre les deux, tout un tas de tessitures qui s'entremêlent les unes aux autres. Je ferme les yeux et je vois ces nœuds multicolores se faire et

se défaire. Ernest chante seul, mais j'imagine que ce sont tous ses ancêtres qui s'échappent de lui. Et cette idée me rassure.

Je reste à ses côtés jusqu'à ce qu'il parte prendre sa pause déjeuner. Je remonte alors sur mon skate et je me mets à chanter les chansons que je viens d'entendre. À la maison, il n'y a pas de radio, pas de télé et encore moins d'ordinateur. Avant, on avait un petit poste qui grésillait dans la cuisine, mais il a rendu l'âme l'hiver dernier. Il n'a pas été remplacé.

Heureusement, la voisine du dessous joue du piano tous les soirs pendant une heure. Je ne rate ça pour rien au monde. Je colle mon oreille sur le plancher et j'écoute cette mélodie qui monte jusqu'à moi. Dès les premières notes, mon cœur grossit dans ma poitrine. Il grossit tellement que je le sens jusque dans ma gorge. Il doit appuyer sur quelque chose, un petit lac sûrement, car c'est toujours à ce moment précis qu'une larme s'échappe de mes yeux et roule sur ma joue. La musique est la seule chose qui peut me faire pleurer.

* *

*

Marcel n'est pas très bavard, mais il m'écoute toujours quand j'ai des choses à raconter. Il donne son avis sans jamais s'énerver, sauf si quelqu'un laisse couler l'eau du robinet. Ça, c'est vraiment une chose qui le met hors de

lui, l'eau qui coule. Quand il passe devant un jet d'eau, il se met à marmonner dans sa barbe :

— Peuvent pas planter des arbres, plutôt ?

Marcel déteste les piscines, les aquariums et les arrosages automatiques. L'eau, il l'aime dans la mer, dans un nuage ou dans un étang, à la rigueur. Mais le reste, c'est non.

Ce qu'il aime en revanche, ce qu'il aime vraiment, c'est faire des affaires. Quand un nouveau magasin ouvre en ville, il me prend sous le bras et on file à toute vitesse garer son vieux C15 rouge délavé sur le parking de la zone commerciale. Marcel est si pressé que la plupart du temps, on arrive là-bas beaucoup trop tôt.

Quand les portes automatiques ouvrent, Marcel veut être le premier à y passer sa tête. S'il existait des Jeux olympiques de la consommation, c'est sûr, il décrocherait la médaille d'or !

Sur le chemin du retour, il parle des objets qu'il a achetés et il dit toujours le prix des choses. Il ne se contente pas de trois paires de chaussettes. Non, non. Marcel achète trois paires de chaussettes à 25 francs. Quand il dit le prix, il a toujours l'air content. Du moins sur le moment. Car à la fin du mois, il trouve que les affaires, ça coûte cher.

Ce matin, sur le parking du nouveau magasin de l'enseigne GiFi, le soleil caresse mon visage. Je ferme les yeux et j'écoute à travers la vitre baissée la musique qui s'échappe du

haut-parleur sur le parking. Cette voix, c'est la plus belle voix que je n'ai jamais entendue.

— Qui chante cette chanson, Marcel ?

— Ah ça... ça c'est Billie Pretty !

Je me redresse. C'est la première fois que j'entends cette chanteuse. J'ai fait des recherches pourtant, mais cela n'a abouti nulle part. Pas de Billie Pretty chez les disquaires, pas de Billie Pretty sur l'ordinateur du CDI, pas de Billie Pretty dans les rayons du supermarché. J'ai déjà supplié Marcel mille fois de m'aider, de faire quelque chose, mais à chaque fois, il se contente de pointer son doigt sur mon cœur :

— Billie Pretty, elle est là !

Rien ne m'énerve plus que cette réponse. J'ai alors envie de le secouer comme un pommier, de lui crier dessus, lui dire que je n'ai plus 5 ans. Pire, j'ai envie de l'attacher à une chaise et de laisser couler l'eau de tous les robinets du monde et de le forcer à les regarder. À chaque fois, je ne dis rien parce qu'il est vieux, que je n'ai que lui et que je ne veux pas qu'on m'abandonne une seconde fois.

J'insiste.

— Marcel, tu peux me raconter l'histoire de Billie Pretty ?

Il râle.

— Encore ! Mais je te l'ai racontée la semaine dernière !

— Allez...

— Bon bon, d'accord ! Billie Pretty était la plus grande chanteuse que le monde ait connue. Elle était petite et ronde, avec de grands yeux noirs et une bouche aussi rouge que mon C15 du temps où il était rouge vif. Quand elle chantait, plus personne ne pouvait être triste. Elle était un pansement en forme d'arc-en-ciel, les premières cerises du printemps, la résolution de toutes les équations. Il paraît même que le président de la République faisait appel à elle pour adoucir les négociations et éviter les guerres.

Je suis pendue à ses lèvres. Je connais l'histoire par cœur, mais il se débrouille toujours pour ajouter de nouveaux éléments à son récit.

— Un jour, notre vieille radio résonnait dans tout l'appartement. Les chansons s'enchaînaient les unes après les autres, Odette faisait des mots croisés, moi je pelais des pommes de terre et ta mère lisait un livre couchée à plat ventre sur le carrelage de la cuisine. Là, commence une nouvelle chanson dans le poste et tout à coup, Odette se lève, m'attrape par la main et se met à me faire danser. Je tournais, tournais, tournais autour d'Odette qui était mon soleil, tu le sais bien, et ta maman nous regardait comme si nous étions deux fous. Quand la musique s'est arrêtée, elle m'a demandé : « C'est un métier, de faire danser les gens, papa ? » J'ai affirmé : « C'est un métier ! C'est Billie Pretty. » La semaine suivante, à l'école, elle a eu une rédaction. Le sujet c'était : « Que voulez-vous

faire plus tard ? » Elle a répondu : « Quand je serai adulte, je voudrais faire bilipreti. »

Je ris comme à chaque fois que Marcel me raconte cette histoire.

— Quand ta mère a su que Billie-Pretty-tout-attaché n'était pas exactement un métier, elle m'a dit que le jour où elle aurait un enfant, elle l'appellerait Billie.

Normalement, après cette partie de l'histoire, on ne parle plus. On regarde dans des directions opposées en attendant que quelque chose se passe. Ce jour-là, c'est la montre de Marcel qui se met à sonner et le fait se redresser dans son fauteuil. 9 h 58. Il ajuste toujours un réveil deux minutes avant l'ouverture du magasin afin de ne rien louper.

— Vite ! C'est l'heure !

Il sort de la voiture en trombe et se dirige vers les portes comme s'il était le premier à fouler le sol vierge de cette grande surface. Marcel est à nouveau le plus heureux des hommes.

* *

*

Un globe terrestre trône sur la table de la cuisine. Quand mon regard s'arrête sur l'objet, Marcel dit aussitôt : « 99 francs au lieu de 149. » Je ne réponds rien. Je m'assieds devant mon bol de Nesquik et je fais tourner la sphère à toute vitesse avant de l'arrêter

aléatoirement du bout des doigts. Chine, Mozambique, Pérou, Finlande.

Je me dépêche de terminer mon petit-déjeuner, j'attrape mon skate et mon sac à dos et je descends dans la cour pour tenter de battre mon record du monde de l'été. Ensuite j'irai au parc. Ensuite je mangerai un sandwich près de la voie ferrée en regardant les trains passer. Ensuite j'irai lire un livre à la bibliothèque municipale. Ensuite je lancerai des cailloux en essayant de faire tomber des boîtes de conserve d'un muret. Ensuite j'écouterai la voisine jouer du piano. Ensuite je mangerai avec Marcel. Ensuite j'irai au lit. Ensuite tout sera sur le point de recommencer. Alors je pense : « Une vie répétitive, c'est une vie que l'on pourrait se contenter de raconter qu'une seule fois. »

Je me demande si dans tous les pays du monde, des petites filles portent aussi le prénom de la plus grande chanteuse de tous les temps. J'ai l'impression d'être à part, unique, chanceuse. J'ai l'impression qu'une vie grandiose m'attend quelque part et cette pensée me tient presque à elle seule debout.

Chapitre 2

1999

Ma chambre n'est pas plus grande qu'un placard. Plus je grandis, plus j'ai l'impression que l'espace rétrécit. Avant, je faisais trois pas entre le mur et la porte. Maintenant je n'en fais plus que deux. J'ai de grands rêves, mais ils se cognent souvent contre les murs de ma chambre. Quand j'y pense, une boule de feu grandit dans mon ventre, une boule de feu qui brûle tout sur son passage et qui ne s'éteindra probablement jamais.

Au rez-de-chaussée de l'immeuble, il y a un couple, Emmanuelle et Thierry Girard, qui passent leur temps à se disputer devant leur poste de télévision. L'été, ils ouvrent les fenêtres alors le bruit résonne contre les immeubles d'en face. Ils regardent une émission où le public passe son temps à applaudir. Parfois, quand ça arrive, j'attrape ma brosse à cheveux en guise de micro et j'imagine que c'est pour moi.

Au premier étage, c'est un homme qui vit seul et que l'on ne voit pratiquement jamais.

Quand il rentre, vers 17 heures, il a le visage sale et les mains couvertes de suie.

Au deuxième, c'est une femme qui ne porte que des talons vernis et un tailleur bleu marine. Longtemps, j'imaginerai qu'elle est hôtesse de l'air. J'apprendrai plus tard qu'elle travaille en fait à l'accueil de l'hôtel deux étoiles du bout de la rue.

Au troisième, c'est la voisine qui joue du piano et recueille tous les chats du quartier. J'ai l'impression qu'elle a 1 000 ans. En réalité, elle en a à peine quarante. Marcel dit qu'elle n'est pas fiable et qu'il ne faut pas écouter tout ce qu'elle dit.

Au dernier étage, c'est un étudiant au teint blafard qui vit la nuit et titube parfois aux heures claires.

Au quatrième, c'est Marcel et moi.

À l'école, je parle parfois avec Julien et un peu avec Laurie. À la cantine, je pose mon plateau de manière aléatoire à côté de mes camarades de classe qui lèvent à peine la tête et continuent leur conversation. Ils ont essayé de percer le mystère de cette fille qui vit seule avec un vieux monsieur. Ils ont essayé de comprendre ce qui pouvait bien se cacher derrière les mots que je ne prononçais pas. Ils ont essayé et puis ils ont arrêté d'essayer.

Sur l'éphéméride accrochée au mur de la cuisine, la date du jour semble clignoter : 7 août. C'est mon anniversaire. Je me demande si Marcel va s'en souvenir. Avec l'âge, il a de plus en plus de mal avec les dates. Alors je

sors de l'appartement encore plus tôt que d'habitude pour ne pas le croiser et lui laisser du temps de se rappeler qu'aujourd'hui est un jour particulier.

Comme à mon habitude, je descends l'escalier à toute vitesse en comptant les marches. Mais à la neuvième, je manque de trébucher sur une drôle de forme. Ni ronde ni ovale, c'est une forme qui a les contours d'un garçon.

* *

*

Je ramasse les morceaux de pain et les boîtes de conserve vides qui se sont renversés sur la moquette quand, en essayant d'éviter le garçon de l'escalier, mon sac à dos a valdingué. Je dis :

— C'est rare les gens qui s'assoient sur les marches dans cet immeuble.

— Je voulais prendre l'air.

Je lève un sourcil.

— De l'air, il y en a davantage dehors.

— Je m'appelle Maxime.

— D'accord.

Je suis sur le point de reprendre ma route quand il se met à nouveau à parler.

— Et toi ?

— Billie.

— Tu vas où ?

J'hésite. Je n'aime pas dire où je vais, car ensuite, les gens peuvent me retrouver.

— Au parc.

— Je peux venir avec toi ?

J'ai envie de répondre « non », mais ce n'est pas aussi simple. Il y a cette chose à l'intérieur de moi, cette chose qui m'empêche de dire ce que je pense vraiment pour éviter de blesser les autres. Je le fixe une seconde. Ses cheveux bruns dans tous les sens, ses yeux bien plantés dans les miens, son tee-shirt à rayures et ses baskets qui semblent avoir parcouru le monde.

— Je suis en vacances chez ma tante, ajoute-t-il.

— La dame qui joue du piano ?

— Oui. Et qui cuisine des litres de soupe.

— J'aime bien le piano.

Je reprends ma course dans l'escalier. Trois marches plus bas, je me retourne.

— Bon, tu viens ?

* *

*

Je monte sur mon skate et Maxime marche à côté de moi. J'ai légèrement ralenti mon allure mais pas trop non plus. Après tout, c'est lui qui a voulu venir. Le garçon ne parle pas et ce qui, au départ, m'arrangeait commence à m'ennuyer. Le silence, c'est plus difficile à deux.

— Je peux en faire ?

Maxime me sort de mes pensées.

— De quoi ?

— De ton skate.

— Ah.

Je le fais rouler jusqu'à lui. Maxime pose son pied droit sur la planche qui part aussitôt dans le sens opposé. Lentement, je vais la chercher près de l'arbre sur lequel elle a buté et je la pose à nouveau devant lui, sans faire de commentaire. Maxime retente sa chance, mais le même scénario se produit. J'hésite à lui dire qu'il devrait d'abord penser à trouver son équilibre avant de vouloir avancer, mais je ne dis rien et Maxime monte pour la troisième fois sur cette planche en bois qui roule mieux sans garçon dessus.

— Ma mère déteste tout ce qui a des roues, finit-il par dire. J'avais un vélo quand j'étais petit, mais je suis tombé alors elle l'a vendu. Depuis j'ai une guitare.

— ...

— Je ne suis encore jamais tombé de ma guitare, dit-il en me fixant.

Je trouve que c'est marrant, mais je reste de marbre. Il me faut plus de temps avant de rire ou de pleurer devant des personnes que je ne connais pas.

Il remonte une quatrième fois. Son corps tremble mais le skate reste en place. Il pose son pied gauche à terre et pousse doucement. Et il avance. Je le suis à une distance raisonnable. Quand il arrive à l'arbre où le skate est allé tout seul les trois fois précédentes, il met son pied à terre et se tourne vers moi avec un sourire, un sourire si grand qu'il me fige sur place. Quelque chose vient de bondir dans ma

poitrine. Je suis heureuse de le voir heureux, mais aucun mot n'existe pour le dire.

* *
*

Je n'y avais pas pensé. Obnubilée par mon anniversaire, j'avais oublié qu'aujourd'hui c'était samedi et qu'Ernest ne travaillait pas. Je viens d'arriver au parc, accompagnée de ce garçon qui m'encombre et je me sens tout à coup très vide. Pas de chant. Pas de rythme, pas de joie, pas de sens.

Je vais devoir rentrer dans des magasins et prétendre m'intéresser à des objets dont je me fiche dans le seul but d'entendre une note de musique. Tout ça m'énerve, j'en veux à la terre entière, surtout à Marcel qui dépense tout son argent dans des trucs en promotion et qui n'est pas capable d'acheter une simple radio. Je donne un coup de pied dans les cailloux qui se trouvent sur mon chemin, un coup de pied dans une feuille, un coup de pied dans un papier de bonbon, un coup de pied dans l'herbe, un coup de pied dans le vide. Maxime ne doit pas comprendre ce changement d'humeur, mais il ne dit rien. Il suit cette fille qu'il trouve sûrement bizarre. Il la suit avec, au creux de son ventre, cette contradiction étrange : l'envie d'être ailleurs et celle de ne surtout pas l'être.

— Je déteste les week-ends en vacances. Ils ne servent à rien. C'est comme une casquette

sous un parasol ou une lampe allumée en pleine journée.

Maxime se met à parler très vite. Je comprends qu'il ne comprend pas tout mais qu'il comprend un peu, quand même. Il sait reconnaître la déception pour l'avoir vue des centaines de fois sur son propre visage à chacune des phrases que prononce sa mère. « Non, tu n'iras pas jouer chez Vincent », « Pour le vélo, on verra l'année prochaine », « Tu ne me croiras jamais mais ils n'avaient plus de place dans l'équipe de rugby. » Il était toujours sur le point de faire quelque chose mais finissait par ne rien faire car, à chaque fois, sa mère était prise de panique et annulait tous les plans à la dernière minute. Il détestait les dernières minutes.

Alors, cette semaine de vacances chez sa tante, c'était inespéré. Une semaine à distance, une semaine de liberté, une semaine durant laquelle il n'y aurait plus de « presque ». Une semaine qui avait été possible grâce aux nombreux « Voyons, Chantal... » de son père et il est difficile de savoir ce qu'avait vu Chantal mais Maxime était là, seul, à deux cent soixante-dix kilomètres de chez lui, pour la première fois de sa vie.

— On va voir les trains ?

Je le sors de ses pensées. Ce n'est pas vraiment une question, alors Maxime se contente de me suivre en accélérant le pas. À trois cents mètres du parc, il y a un petit pont

qui surplombe une voie ferrée. La barrière en fer rouillé est accrochée au béton, mais l'espace est assez grand pour qu'on y glisse nos jambes. Je vérifie l'heure sur ma vieille Flik Flak rouge et bleu.

— Dans une minute, il y a le train pour Paris. Quand il passera, il faudra que tu retiennes ta respiration du premier wagon au dernier. Sinon tu meurs. OK ?

— Heu, d'ac.

— Il arrive... t'es prêt ?

Maxime n'ose pas répondre et se contente de hocher la tête avec vigueur. Quand le train passe, je vois bien qu'il manque déjà d'air. Les wagons défilent à toute vitesse dans une grande aspiration et quand le dernier franchit le pont, on reprend notre souffle, comme si l'on sortait d'une plongée sous-marine.

— Il est toujours long le 9 h 47 !

Je le fixe sans ciller et j'ajoute :

— Pas mal pour une première. Tu viens d'où ?

— De Nantes.

— Ils font quoi tes parents ?

— Mon père est ingénieur. Il construit des barrages. Ma mère travaille dans les assurances. Mais la plupart du temps, elle s'inquiète.

— T'as des frères et sœurs ?

— Un frère. Plus petit.

— Pourquoi je ne t'ai jamais vu avant ?

Maxime hausse les épaules et je fronce les sourcils.

— C'est plutôt ma tante qui vient nous voir. Ma mère n'aime pas qu'on se retrouve tous dans un même heu... moyen de locomotion.

Mes sourcils se défroncent lentement. Je pense au C15 de Marcel, aux sièges en velours gris qui sentent cette odeur si particulière, ce mélange de passé et de présent, de poussière et de chaleur d'été. J'ai le droit de m'asseoir à l'avant mais uniquement si j'attache ma ceinture parce qu'à l'avant, ça fait plus longtemps que c'est obligatoire.

La journée passe en un éclair et quand je regarde à nouveau ma montre, il est déjà l'heure de rentrer.

— Il faut que j'y aille. Marcel m'attend.

Je me lève et Maxime me suit. Dans l'escalier, au moment où nos chemins se séparent, je le regarde un instant, avec cette seconde supplémentaire. Cette seconde supplémentaire avec laquelle je le regarderai toujours, même quand nous serons plus grands.

— À demain ?

— À demain.

* *

*

— Marcel ?

L'appartement est plongé dans la pénombre. Il n'y a pas de bruit. D'habitude, Marcel est toujours là quand je rentre. Il n'est jamais en retard car, le soir, il aime manger tôt.

— Maaarcel ?

Ralentie par un poids au fond de mon estomac, j'essaie de me remémorer le dernier mot qu'il a prononcé ce matin quand j'ai quitté l'appartement et je me souviens que des mots, il n'y en a pas eu. Je suis partie avant de le croiser.

— Marcel, t'es là ?

Je me dirige vers la cuisine, pousse la porte et là, au milieu de la table, un petit feu illumine Marcel. Il me faut quelques secondes pour comprendre que c'est une tartelette à la fraise sur laquelle se trouvent huit bougies les unes sur les autres.

— Hé hé ! Tu ne pensais pas que j'allais oublier quand même ?

Marcel me colle un baiser sur le front et se met à fredonner un joyeux anniversaire plein d'entrain. Quand il a fini, il coupe le minuscule gâteau en deux parts égales mais pas tout à fait non plus car chez nous, l'égalité a toujours été à mon avantage. Il attrape un paquet posé sur une étagère et me le tend. Je retiens ma respiration. Cela fait des mois que je laisse traîner des prospectus de poste radio à travers tout l'appartement. Je me dis que cette fois, c'est peut-être la bonne. Je sens mon cœur battre de plus en plus vite. Mais il se stoppe net quand je comprends que ce n'est pas ce que j'espère. Que dans cette boîte en carton, ce n'est pas une radio mais un poupon. Un poupon à 99 francs au lieu de 149.



14085

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 1^{er} avril 2024*

Dépôt légal avril 2024
EAN 9782290394076
OTP L21EPLN003567-611698

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion